MATHILDE FAURE

# FILLES DU VENT

CHARLESTON

# MATHILDE FAURE
# FILLES DU VENT

**« MINEURE PLACÉE, JAMAIS À SA PLACE »**

L'escale. Ce joli pavillon blanc de banlieue parisienne abrite huit adolescentes, leur passé et leurs souffrances, des jeunes filles « placées » en foyer. Il y a Assa, la bonne élève, sérieuse, qui se réfugie dans la littérature pour ne rien laisser paraître de ses blessures ; Céline, la fugueuse récidiviste attirée par les beaux parleurs et l'argent prétendument facile ; Lina, qui se cache dans ses joggings et joue à la dure. Elles ne s'aiment pas particulièrement, s'évitent même.

Mais à l'automne 2019, quand la vague #noustoutes déferle sur la France, c'est ensemble qu'elles embarquent pour une fugue itinérante. Armées de feuilles et de marqueurs, elles collent leurs revendications et slogans sur les murs des grandes villes, les beaux immeubles et les gros ensembles, avec pour but de faire entendre la voix des jeunes filles placées, et de leur donner enfin une place.

Avec humour et finesse, Mathilde Faure dépeint les réalités d'une jeunesse trop souvent invisible et nous entraîne dans une folle fugue où nos héroïnes se découvrent elles-mêmes et comprennent la puissance de la sororité.

**« UN COMBAT REPRÉSENTATIF DE NOTRE SOCIÉTÉ DANS UN FORMAT NOVATEUR, UNE BELLE AVENTURE À DÉCOUVRIR ! »**
*La Kube*

ISBN : 978-2-36812-645-5
9 782368 126455
19 € Prix TTC France
Rayon : Littérature française
Design : © Raphaëlle Faguer
Image : © Getty Images
CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

# FILLES DU VENT

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-645-5
Maquette : Patrick Leleux PAO

**Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable !**
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston).

Mathilde Faure

# FILLES DU VENT

*Roman*

*Aux rencontres déterminantes*
*qui changent le cours d'une vie,*

*À toutes ces femmes inspirantes, dont l'engagement*
*se répand comme une traînée de poudre,*
*À la liberté,*

*À mes grands-mères,*
*À Charlène.*

# Première partie

**Lina – Novembre 2019**

Je déteste les vendredis soir au foyer. C'est toujours la même rengaine : l'une de nous choisit un film et on s'embrouille sur les pizzas à commander. Le ton monte, les insultes fusent puis, comme par magie, la pression redescend. Faut admettre que les éducateurs ont le don de faire diversion lorsqu'ils sentent le climat se crisper. Mais parfois, rien n'y fait et la tempête de la violence se déchaîne.

Ce soir, c'est une réflexion de Brice qui a déclenché la fureur de Sonia. Il a intégré l'équipe des éducateurs quelques semaines après mon arrivée, en septembre. Le cliché de l'éduc : cigarette et café à longueur de journée, cheveux ébouriffés, sac Quechua sur le dos et trousseau de clefs accroché à un mousqueton. Il est arrivé sûr de lui, parce que monsieur avait travaillé avec de jeunes garçons délinquants. La première semaine, quand il a commencé à monter sur ses grands chevaux, avec ses phrases du genre « C'est pas une bande de petites

morveuses qui va faire la loi, j'en ai vu d'autres ! », on s'est dit qu'on allait lui montrer à quel genre *d'autres* il avait affaire.

Les *autres*, c'est nous, huit adolescentes placées dans un foyer à Argenteuil. Une jolie petite maison à proximité de la gare, avec un joli portail, de jolies fleurs et une jolie boîte aux lettres. Quand des passants me voient rentrer, je m'amuse de ce qu'ils doivent s'imaginer. Est-ce que les gens aux vies normales font ça eux aussi, imaginer ce qui se passe de l'autre côté du portail ? L'indice révélateur, c'est les deux gros véhicules stationnés juste devant. Je fais partie de cette minorité d'élèves déposées au collège par leurs éducs dans un Renault Trafic. J'ai longtemps eu honte des regards curieux, des réflexions du style « Mais t'as une grande famille ? », « C'est ton père le mec qui conduit ? Il a l'air jeune ». Maintenant, je réplique systématiquement par un « ta gueule », et l'interrogatoire s'interrompt.

De l'extérieur, ce pavillon blanc laisse imaginer une vie de famille paisible. Que dalle ! Il suffit de s'attarder un peu devant le foyer, entre 18 et 19 heures, pour voir des verres traverser le salon et entendre des hurlements transpercer le double vitrage. Ces murs renferment les parcours cabossés d'adolescentes aux vies décimées. Et merde, putain, je suis l'une d'elles !

**Céline**

Malik vient de me proposer de manger un tacos avant d'aller à la chicha de Clicli, mais j'ai envie de

récupérer les talons que j'ai prêtés à l'autre bouffonne de Sonia. Elle m'a fait pitié quand je l'ai vue s'embrouiller avec Brice, la semaine dernière :

« Mais je veux juste trente balles pour m'acheter des talons !

— Tu attendras les bons de vêture de la fin du mois, tu connais le fonctionnement du foyer, Sonia.

— Putain de radins, bande de crevards ! »

Combien de fois j'ai eu ce genre d'embrouilles avec mes éducs ! Mais, depuis que j'ai commencé à bosser avec Malik, ma vie a changé. Plus besoin de quémander mon argent de poche, fini le shopping chez Kiabi. Je suis en place. Ça me rend généreuse, j'ai accepté de lui prêter mes chaussures une semaine, sauf que les récupérer signifie revenir au foyer. Une semaine que j'esquive les appels en boucle des éducs, J'entends déjà leurs sermons à deux balles, ceux qui passent par une oreille avant de ressortir par l'autre.

Et bingo, à peine le seuil de la porte franchi, Sabrina me tombe dessus :

« Oh une revenante ! Cinq jours de fugue, pas mal Céline, pas mal.

— T'inquiète, je passe vite fait et je me casse.

— Parce que tu penses que le foyer est un hôtel ? C'est quoi la prochaine étape, le room service ?

— Je récupère mes talons et je me casse, je t'ai dit.

— Moi je te dis que nous avons rendez-vous la semaine prochaine à l'ASE avec Mme Tesson, pour parler de ton comportement.

— Bah c'est bien, je vous enverrai un petit snap pour vous saluer. »

Mme Tesson, c'est mon éducatrice référente à l'Aide Sociale à l'Enfance. Ça fait un bail qu'elle me suit, je l'aime bien, en fait.

Les filles sont toutes dans le salon, en train de s'arracher le menu de *Chez Giulio*. Pathétique, une semaine que je n'ai pas mis les pieds au foyer, et c'est toujours le même scénario.

« Wesh Céline, bien ? » lance Sonia.

Elles crient, s'excitent et l'ambiance générale me monte déjà à la gorge comme une nausée de lendemain de cuite. Mais je fais semblant, j'ai un rôle à jouer. Je décide de faire monter la mayonnaise.

« Brice, c'est comment les auréoles sous tes bras ? C'est ma présence qui te donne chaud comme ça ?

— Poo po poooo », s'écrient les filles en sautant sur les canapés.

Je connais les éducateurs depuis que je sais marcher, je flaire leurs failles et leur façon d'agir à des kilomètres. Je ne comprends peut-être pas grand-chose quand je tombe sur les infos à la télé, j'ai arrêté l'école il y a deux ans, mais pour faire chier les éducs, on pourrait me décerner le brevet mention très bien.

Dans le fond, je sais que ces filles me voient comme une salope, elles m'admirent autant qu'elles me jugent. Elles jalousent mon sweat Adidas, mon maquillage Sephora et mon téléphone dernier cri, tout en s'indignant de la façon dont je gagne des thunes. J'étais comme ça avant, puis j'ai compris que ces regards malveillants étaient le prix de la liberté. C'est la loi des foyers, j'en ai fait un paquet et je sais comment ça se passe. Pas d'amitié qui tienne.

Mon petit plan fonctionne, Brice est nerveux, mal à l'aise et dans quelques minutes, il va perdre le contrôle. Les filles se chargeront du reste. Tic-tac tic-tac … BOUM !

« Téma les filles, Brice est rouge comme un puceau ! s'exclame Sonia.

— Si vous ne vous calmez pas rapidement, c'est simple, il n'y a pas de pizzas ce soir.

— Fais ça et tu vas voir, on met le feu au foyer.

— Continue de faire la maligne Sonia, mais quand tu seras devant le juge et ton père la semaine prochaine, on verra qui de nous deux sera rouge. »

Un court silence s'installe, celui qui annonce un raz de marée. Sonia reste stoïque, prête à rugir.

« Mais c'est un malade lui, et toi tu dis rien ? » la chauffe Lina.

Sonia saisit la carafe à sa droite, et se met à tout casser dans le salon comme une furie.

« Espèce de connard de merde d'enculé malade niqué je vais te défoncer tous vous défoncer ! »

Brice tente de la maintenir au sol mais elle se débat avec une hargne dont seuls les gosses placés peuvent faire preuve. Je la regarde gesticuler, une flaque de bave mouille le carrelage au rythme de ses postillons de haine. C'est le moment pour moi de m'échapper.

Ce genre d'incident nous plonge toutes dans un état d'anxiété profonde : il y a celles chez qui ces images font écho à une vie familiale passée, celles qui sentent également gronder en elles le tonnerre de la violence et celles, tétanisées, qui perdent pied. Pendant plusieurs années, moi aussi j'ai usé toute mon énergie dans ces affrontements avec les éducs,

les profs, les adultes, tous ceux qui à un moment me voulaient du bien. Leur bienveillance m'était insupportable, et finalement mon esprit s'est habitué à cette brutalité. Je contemple ce spectacle comme extérieure à la scène, avec la certitude d'être délivrée.

Sabrina accourt de la cuisine pour tenter de gérer le reste des filles. Deux solutions s'offrent maintenant aux éducateurs : appeler les pompiers pour que Sonia passe la nuit aux urgences, ou séparer tant bien que mal le groupe. Mon apparition est passée au second plan, pas besoin de trouver une excuse pour ressortir du foyer, je récupère tranquillement mes chaussures et referme le portail derrière moi. Les cris de Sonia résonnent jusqu'au bout de la rue.

« Allô Malik, mon train sera là dans cinq minutes, j'arrive. »

**Assa**

Pour la Malienne que je suis, la vision d'un ananas déposé sur une pizza est surréaliste. Je n'ai jamais compris pourquoi les restaurants la nomment « pizza Hawaï » ? Est-ce qu'une bouchée de cette association étrange peut m'expédier sur une île déserte où le sable blanc glisserait entre mes orteils ? Chaque vendredi, lorsque je mange une part de pizza hawaïenne, j'imagine qu'elle me transporte dans un endroit silencieux et apaisé. Une île où le bruit des vagues recouvrirait les insultes, les cris et

les pleurs. Lorsque j'ai vu Céline débarquer avec son arrogance habituelle, j'ai vite compris que la soirée tournerait au chaos. Les hurlements de Sonia résonnent si fort dans le foyer que je n'arrive pas à me concentrer sur le dernier livre que j'ai emprunté à la bibliothèque, *Tropique de la violence*. Pourtant, la lecture est depuis toujours mon refuge, les mots me bercent et m'accompagnent dans chaque étape de ma vie. Quand la réalité devient si douloureuse, existe-t-il un sentiment plus apaisant que celui de plonger dans l'imaginaire d'un roman ? Se glisser dans la peau d'une héroïne, rêver d'un ailleurs où le choix de la pizza n'est qu'un moment anodin. Mais ce soir, la rage de Sonia écorche les virgules de mon livre. Lina tambourine à ma porte :

« Assa, tu viens avec nous ? On bouge avec Brice.

— Où ça ?

— On va chercher les pizzas en voiture. Sonia pète un câble, Sabrina reste avec elle.

— J'arrive. »

Je commanderai une pizza Hawaï, dans l'espoir qu'un miracle se produise…

**Lina**

Encore mieux que le Prozac, la conduite de nuit dans les rues d'Argenteuil ! Les éducs savent bien que c'est miraculeux à quel point ça nous apaise. Même moi, j'ai déjà lâché des dossiers lors de trajets en voiture. Le face-à-face avec un adulte m'est inconfortable, mais dans un véhicule, je regarde

droit devant moi et mes idées s'éclaircissent. Le paysage qui défile rend le silence de l'après-révélation moins pesant.

Les cartons de pizzas me brûlent les cuisses. Brice allume la radio et aucun suspense, quelle station est enregistrée automatiquement ? France Inter ! C'est le rendez-vous des éducs. À force, je me surprends à connaître la programmation, la honte. En général, on a un deal avec Brice, on choisit la radio à l'aller et lui au retour. Il est 19 h 20, l'émission *Le Téléphone sonne* débute : « Samedi à Paris, mais pas seulement, une manifestation va crier son indignation, sa tristesse, sa colère devant le nombre ahurissant de féminicides et de violences sexuelles et sexistes. Il y aura du monde, le ton monte, ce n'est pas de l'impatience, c'est de l'exaspération. Alors on s'est posé la question, nous, dans notre petite équipe du *Téléphone sonne*, comment on revient une fois de plus sur ces sujets, et on s'est arrêté sur cette tribune dans *Libération* mercredi dernier signée par des hommes… Puisque c'est bien le comportement de certains hommes qui est dénoncé, puisqu'il faut que ça s'arrête, on s'est dit qu'on leur tendrait le miroir… Messieurs, comment comprenez-vous ce qui bouge en ce moment, est-ce que vous interrogez votre masculinité ? Votre comportement ? Votre place dans ce qui secoue la société aujourd'hui et dans le féminisme ? Est-ce que vous agissez au quotidien pour mettre fin aux agressions sexuelles et sexistes ? Est-ce que vous l'avez déjà fait dans la rue, interpeller le gars dont les mains sont baladeuses ? Les hommes font forcément partie de la solution, eh bien venez nous dire comment vous voulez aider

à renverser la table. Bienvenue à tous, et à toutes aussi. »

Je fais toujours comme si je n'en avais rien à foutre, mais j'écoute, même si parfois mes oreilles butent sur certains mots. Faut pas croire, c'est pas parce que je suis en Segpa* que je ne pige rien. La présentatrice vient d'utiliser un mot qui m'interpelle : « masculinité », je me demande bien à quoi ça fait référence. Les invités poursuivent en appelant la manifestation de demain la marche *Nous toutes*. Je crois que c'est un collectif de femmes en colère. *Nous toutes*, c'est marrant comme blase. Ces femmes parlent de violence, de sexisme et sur le sujet, j'en connais un rayon. L'année dernière, la prof de français nous avait fait un speech sur le mouvement *Me too*. Pour faire comme le reste de la classe, j'avais fait semblant de dormir sur la table et de regarder mes snaps ; en réalité, j'écoutais avec attention. J'avais hésité à aller la voir à la fin du cours pour lui demander des précisions, mais se montrer intéressée par un prof, c'est comme leur céder le pouvoir. Hors de question.

Ils viennent de rappeler que le point de départ de la marche est fixé samedi 23 novembre, à 14 heures place de la Nation. Un court instant, j'imagine ma mère forte et courageuse, me proposant de m'accompagner là-bas. Tout ce qu'elle n'est pas. Cette victime ne sait que chialer, et si aujourd'hui son mari, mon géniteur, est en taule, c'est uniquement grâce à moi. *À cause de moi*, corrigerait-elle.

---

* Sections d'enseignement général et professionnel adapté.

Le journaliste a dit que deux jours après la marche, le Premier ministre présenterait « les conclusions très attendues du Grenelle contre les violences conjugales ».

« Le Grenelle, c'est pas le centre commercial de riches à côté de la tour Eiffel ? »

Brice et Assa éclatent de rire. Les autres filles ne captent rien.

« Vas-y, pourquoi vous vous foutez de ma gueule comme ça ?

— C'est Beaugrenelle, le centre commercial, Lina, pas Grenelle ! »

Brice commence à m'expliquer mais trop tard, je ne supporte pas qu'on me ridiculise. À quoi ressemble une manifestation, on est obligés d'avoir une pancarte ? Et puis à quoi ça sert, d'abord ? Dans mon ancien foyer, l'année dernière, les garçons avaient volé les gilets jaunes dans le Trafic puis ils étaient allés au Champ-de-Mars. Ils avaient mis du temps à me répondre quand je leur avais demandé pourquoi ils manifestaient : « Macron c'est un connard, il s'en fout des pauvres ! » Un éducateur les avait récupérés au commissariat après qu'ils s'étaient fait gazer par la police. Moi aussi, une colère brûle dans le fond de mon ventre. Je voudrais trouver un moyen de l'exprimer mais à part écouter du rap, je ne vois pas trop…

**Assa**

Le calme après la tempête. Sonia s'est endormie d'épuisement et le quotidien reprend son cours. Sabrina a l'air éprouvée, je me demande souvent quelles raisons ont amené les éducateurs à choisir un tel métier. Être confronté chaque jour au désarroi d'ados, sans la moindre reconnaissance. Leur profession est tout aussi invisible que nous aux yeux de la société. Les autres filles ne les ménagent pas : insultes, violences… De rares fois, les éducateurs et les jeunes partagent des instants de joie : tout le monde rigole ensemble et les maux de chacune semblent s'évaporer dans une partie de Uno ou une soirée crêpes. J'ai conscience d'être différente. Je suis la seule scolarisée au lycée et la plus âgée du groupe. Je n'ai pas les mêmes centres d'intérêt, je ne fume pas, je ne fugue pas et je ne rentre absolument jamais chez mes parents. Dans le jargon, je suis devenue « une gosse de l'ASE ». En d'autres termes, l'ordonnance de placement établie par la juge des enfants indique que « les droits des parents sont réservés » : pas de visite médiatisée, ni de week-end à domicile. Pour la deuxième année consécutive, ma mère ne s'est même pas rendue au tribunal. Le foyer est devenu mon véritable chez-moi. J'apprécie les éducateurs et les accrochages que j'ai pu avoir avec eux se comptent sur les doigts d'une main. Évidemment, cela se ressent dans mon entente avec le reste du groupe, les filles m'ont collé cette étiquette de « lèche-cul ». Mais j'assume. Contrairement à elles, je n'ai connu que « L'escale » comme foyer, je n'ai pas été abîmée par

des changements incessants de lieux. Je crois avoir traversé assez d'années de calvaire dans ma famille pour saisir combien mon placement, ordonné il y a maintenant trois ans, a sauvé le reste de mon existence. Une distance s'est naturellement créée entre les filles et moi, sans animosité pour autant. Mais ce soir, je sens que les scènes de violences me sont de plus en plus insupportables.

Nous nous installons à table, Lina se cache derrière ses longs cheveux noirs bouclés, à moitié avachie sur sa chaise. Elle attend clairement une réflexion de la part de Brice ou Sabrina, mais aucun des deux ne relève. Soudain, Lina se redresse et prend la parole :

« C'est quoi le programme demain ?

— C'est moi qui fais le week-end, pas de programme de prévu pour le moment, répond Brice.

— J'ai une proposition.

— Je t'écoute.

— Bah… On pourrait aller le faire le truc des femmes vénères là.

— Les femmes vénères ? interroge Brice

— Oui, la marche… *Nous toutes*, je crois que ça s'appelle. »

Cette proposition laisse un grand blanc à table. Évidemment j'ai entendu parler de cette manifestation. Je n'aurais jamais imaginé que Lina puisse s'intéresser à ce type d'événements. Depuis son arrivée au foyer, elle enchaîne les fugues, les incidents au collège, et mis à part son rap, elle m'a toujours semblé vide.

« T'es chelou toi avec tes idées de féministe. Tu proposes d'aller marcher dans Paris en novembre,

rétorque Cassandre. Viens on programme un bowling, wesh.

— C'est bien Lina que tu t'intéresses à ces questions-là, mais je ne crois pas que nous ayons notre place dans ce type de manifestations, intervient Sabrina.

— Vous y avez cru en plus bande de naïfs, qu'est-ce que j'irais foutre là-bas ! Évidemment je déconne. Je m'en bas les couilles de cette vieille marche, je suis chaude pour un bowling ! » conclut Lina.

Je l'observe : sa dernière réponse sonne faux. J'ai vu ses yeux s'illuminer lorsqu'elle a proposé de participer à cette marche et, pour la première fois, je décèle chez elle un soupçon d'intérêt pour quelque chose. Discrètement, pendant qu'elle fait la vaisselle, je m'approche d'elle.

« Lina, un Grenelle c'est comme un grand débat organisé par l'État, et plein de personnes donnent leurs avis sur un problème. En général, un Grenelle donne lieu ensuite à des propositions de solutions. »

**Céline**

Quelle conne, j'ai oublié de faire recharger mon pass Navigo par les éducs ! Hors de question que je dépense mon argent là-dedans. Pas le choix, je vais devoir retourner au foyer la semaine prochaine mais, pour le moment, j'enjambe la barrière du métro de la ligne 13. Faudra que je pense à aller au tabac. Désormais, fini la galère d'aller à Saint-Denis chercher des clopes qui viennent de je ne

sais quel bled. J'ai assez de thune pour m'acheter des Marlboro à 10 euros. Je choisis un vendeur, je baisse un peu mon tee-shirt, et trop occupé à regarder mes seins, il ne questionne jamais mon âge. Les vendredis sont les meilleures soirées, celles qui rapportent le plus. Je rejoins Malik à la chicha de Clicli, on s'enfume un peu la gueule avant de passer aux choses sérieuses.

« Ce que t'es bonne avec tes chaussures rouges », commente-t-il.

J'ai eu raison de les récupérer.

Alors que je bois mon troisième shot de vodka, j'ai une pensée pour ces bouffonnes, je me demande bien si les pompiers sont venus chercher Sonia. Stop, pas de pensées pour le foyer, j'ai du bif à faire. D'autres filles sont présentes autour de la table, je crois que certaines viennent de Créteil, et il y en a même une qui a fugué de son foyer à Grenoble. On ne se pose aucune question, mais je pourrais reconnaître parmi cent filles celles qui viennent de l'ASE. Nous parlons la même langue, nous portons les mêmes habits, nous fréquentons les mêmes lieux. Soyons réalistes, il faut être sacrément paumé pour se retrouver dans ce genre d'endroits à quinze-seize ans !

« Je te jure c'est vrai, je suis allée lever la fugue avec mon éduc, et à peine sortie du commico, je suis partie en courant, elle avait le mort, laisse tomber », raconte l'une des filles.

Les gens s'imaginent toute une montagne d'un ado en fugue, alors que c'est d'une banalité à mourir. Avant que je ne commence à fuguer, quand j'étais encore en famille d'accueil, je me souviens,

on regardait un film et un flash était apparu sous l'écran : « Alerte enlèvement : disparition ? » J'étais encore assez naïve pour imaginer que toutes les fugues étaient diffusées à la télé. Puis j'ai compris qu'une déclaration de fugue se résume à un bout de papier qui permet aux foyers de clamer leur innocence s'il nous arrive une galère. C'est la même logique à la police, je crois bien que ça les agace de devoir comptabiliser toutes nos fugues. Ils commencent toujours par la même question : « Le mineur est-il coutumier des faits ? » La réponse est oui, évidemment. J'arrive même à esquiver les gardes à vue lorsque je me fais contrôler et qu'une déclaration de fugue à mon nom circule encore. Je dégaine mon plus grand sourire en disant que mon éducatrice est en vacances et que nous n'avons pas pu lever la fugue, et une fois sur trois ça fonctionne. J'ai rapidement saisi que notre sort n'intéressait pas grand monde et surtout, que je n'avais pas besoin d'eux pour m'en sortir. À bien y réfléchir, j'ai eu le déclic le jour de mes treize ans, lorsque mon éducatrice de l'ASE m'a balancé : « Au vu de ton comportement inquiétant, nous pensons que ta famille d'accueil n'est plus en mesure de te poser le cadre nécessaire pour ta sécurité et ton développement. »

De jolis mots pour déguiser une cruelle vérité : je me faisais éjecter de ma famille d'accueil. Trois mois après, je quittais celle que je surnommais Tata, chez qui je vivais depuis dix ans, pour atterrir dans une usine à ados déglingués.

Aujourd'hui, j'existe. Malik m'offre tout un tas de cadeaux, et je dors de temps en temps avec ses

copains, dans un hôtel genre Formule 1. Parfois, ils se contentent de prendre des photos de mon corps. Ils me disent que j'ai un cul magnifique et de belles lèvres. Mais en général, ils me demandent d'approcher et de laisser leurs mains se balader sur ma peau. Ils se servent ensuite dans le tiroir de la table de nuit. Malik me dit que c'est important de me protéger, car il tient à moi. Il m'explique qu'un corps comme le mien ne peut pas laisser indifférent un homme et que j'ai raison de m'en servir. Ce soir, nous avons rendez-vous avec un ami à lui.

« Bébé, je viens d'envoyer un snap à mon pote, il te trouve trop belle. On va passer rapidement chez lui puis on dort ensemble après, d'accord ?

— Vite fait alors ?

— Bien sûr, mais t'as envie, hein ? Tu sais bien que les hommes ne peuvent pas te résister.

— D'accord.

— Tu bosses un peu et on ira faire les magasins ensemble demain. »

**Lina**

Les mots de Sabrina résonnent dans ma tête. « Je ne crois pas que nous ayons notre place dans ce type de manifestations. » Nous sommes dix filles dans un foyer non mixte, je répète, nous sommes dix filles dans un foyer non mixte ! Quasiment tous les foyers du département sont des structures mixtes, notre présence à « L'escale » n'est pas anodine. Pourquoi avoir choisi de nous orienter dans un lieu sans

garçon ? Pourquoi choisir de nous exclure de la mixité ? Incontestablement, chacune d'entre nous a un problème avec les hommes, de près ou de loin. Et une marche justement réservée aux femmes ne serait pas pour nous ? *Nous toutes* putain ! Une fois de plus, je ne suis pas à ma place. Ces mots me poignardent là, exactement au même endroit que le jour où ma maîtresse de CM2 avait expliqué à ma mère « qu'une orientation en Segpa serait plus adaptée au profil de Lina, elle n'a pas sa place en sixième dans un collège normal ». Où est ma place bordel ? De quelle normalité me parle-t-on ? Est-ce normal de ramasser ma mère au sol, fracassée sous les coups de mon géniteur ?

Le mot « place » provoque toujours la même chose : un coup de poing, sous la poitrine, dont la douleur résonne jusqu'en haut de ma gorge. Quelle ironie, un enfant placé jamais à sa place. Les adultes n'ont que cette phrase à la bouche, quand le juge m'a expliqué que « je n'étais pas à ma place d'enfant auprès de ma mère » avant d'ordonner mon placement il y a deux ans, quand la directrice de mon ancien foyer m'a virée en expliquant à l'éducatrice de l'ASE « qu'une telle violence n'avait pas sa place dans un foyer classique ». Lorsque je me suis sentie en paix pour la première fois, dans un service d'accueil d'urgence, l'éducateur m'a conseillé de ne pas trop m'habituer à ce lieu car « ma place n'était que temporaire ici ». Les mots se battent au fond de ma gorge comme un oiseau en cage, et pourtant, impossible d'exprimer ce que je ressens.

Demain, une manifestation pour les violences faites aux femmes a lieu à quinze kilomètres